

THEATRES AMERICAINS

LE TULANE

Le "Blue Bird" (L'Oiseau Bleu) de Maurice Maeterlinck a toujours attiré dans les grandes capitales plus de monde que les pièces jouées en même temps. Il a été joué avec un très grand succès à New York, Londres, Paris, Berlin et St. Petersburg. Cette semaine commence, au Théâtre Tulane, la seconde semaine de représentations.

Sans contredit on doit à la splendide mise-en-scène une grande partie du succès de cette œuvre. Mais la pièce en elle-même est délicieuse, et d'une profonde moralité. C'est à la leçon morale de cette œuvre qu'il faut attribuer la vogue avec laquelle elle a été reçue dans les différents pays étrangers.

L'interprétation est sans contredit la meilleure qu'il soit possible de réunir pour jouer cette féerie, si nous osons appeler ainsi cette pièce dont la moralité est celle d'un conte de fées pour grandes personnes, tout autant que pour les enfants.

Lequel d'entre nous ne va pas quelquefois chercher le bonheur bien loin quand en cherchant bien il le trouverait tout près. Beaucoup parmi nous se trouveront comme Tyltyl et Myltyl, quand ils retourneront de leur voyage aux pays des fées, ils trouveront chez eux le fameux Oiseau Bleu, à la conquête duquel ils partirent un jour.

LE CRESCENT.

Un des drames les plus saisissants de la scène moderne, "The Rosary," sera représenté pendant toute la semaine, au théâtre Crescent, commençant aujourd'hui à la matinée de deux heures. La question, consiste en un problème si difficile à résoudre, — la cause des différends dans les ménages, et la source des divorces qui se multiplient dans les Etats Unis chaque année. Il enseigne la leçon intime de la religion, du devoir, l'abnégation personnelle, et du sacrifice des sentiments égoïstes afin de faire face aux petites misères de l'existence, qui devraient être vaincues par les armes de la foi et de l'affection mutuelle. Il faut avoir le même sentiment de rude croyance qui a soutenu nos ancêtres dans les premiers jours de la République Américaine, et les a aidés à préparer ce pays pour un avenir de paix, de gloire et de prospérité. "The Rosary" de Edward E. Rose, et présenté par les célèbres impresarios Rowland et Clifford, montre l'intérieur paisible et heureux d'une famille Américaine; puis survient le nuage qui assombrit ce ménage si bien assorti. Le père de famille est un athée. Insensiblement la déunion et le doute accomplissent leur œuvre de destruction, conduisant à une catastrophe dans laquelle toute une famille perd la confiance et l'affection mutuelles sans lesquelles l'existence en commun devient intolérable. Au milieu de ces ruines morales survient l'influence salutaire d'un saint prêtre dont les paroles pleines de la foi divine apportent l'espérance et la consolation; dans cette famille si cruellement éprouvée petit à petit cet apôtre de réconciliation et de bonté amène la réunion des époux si longtemps séparés.

L'ORPHEUM.

Il y a bien un mois que les habitués du Théâtre Orpheum n'ont pas vu de comédie musicale et ce sera certainement avec plaisir qu'ils entendront "The Little Parisienne", pendant la semaine qui commencera Lundi 19 Janvier. La comédie musicale, ou pour mieux dire, l'opérette, doit sa vogue principalement au talent de certains compositeurs, parmi lesquels Jesse L. Lasky, auteur de "The Little Parisienne" tient un rang élevé. Valerie Serice, une séduisante petite soubrette Française, joue le rôle principal. Elle est une célébrité des salles de concert de Paris. Dans "The Little Parisienne" Mme Valerie a l'occasion de faire valoir son talent de chanteuse, danseuse, et actrice. La mise-en-scène de la pièce est digne de la réputation de Jesse Lasky en ce qui concerne les décors et les costumes. La musique, de Deems Taylor et Robert Hood Rowers, est entraînante; et le libretto est de William Le Baron et Cecil de Mile, écrivains bien connus. "The Little Parisienne" sera le clou de la semaine.

Elsa Ruegger, célèbre violoncelliste Belge, dont la réputation d'artiste est connue du monde entier, est engagée à l'Orpheum pour la semaine. Elle aura le concours de l'éminent maestro Edmund Lichtenslein. La direction du Théâtre Orpheum s'est donné beaucoup de peine pour persuader Mile Ruegger de renvoyer ses engagements de salles de concert, et consentir à paraître dans un intermède d'opérette.



Scène dans l'Oiseau Bleu.

Le Hasard et l'Amour

Le dîner venait de finir, un dîner à quatre, sans cérémonie, cordial, bavard et joyeux. On passa dans le bureau du maître de la maison et, comme les deux femmes ne craignaient pas la fumée, les deux hommes allumèrent des cigares.

Après dix années passées en exploration dans le Centre Africain, Pierre Ramel venait de rentrer en France et de regagner Paris. La première invitation qu'il avait acceptée, bien entendu, ç'avait été celle de son vieux camarade Gérard Mosnier. Mais, alors qu'il s'attendait à dîner avec lui en tête à tête, en garçon, ainsi qu'ils le faisaient autrefois, Pierre Ramel avait été fort surpris de trouver son ami marié — marié avec une femme charmante — et, qui plus est, fiancé d'une belle-sœur, non moins charmante et jeune fille encore.

Ces deux robes inconnues troublèrent d'abord l'explorateur. Depuis longtemps, il avait perdu l'habitude de parler aux femmes, ou moins aux femmes blanches, qui savent si naturellement s'habiller des pieds à la tête, porter des bijoux authentiques, se peindre le visage d'un duvet transparent et répondre avec esprit aux galants propos. Ces mœurs sont tellement différentes de celles qui fleurissent sur les bords du Niger ou du Zambèze! Mais Mme Mosnier et Jacqueline, sa sœur, étaient si jolies, l'une dans son été resplendissant, l'autre dans son printemps en fleur; elles surent si adroitement se faire pardonner la blancheur de leur teint, la forme longue de leur robe, la beauté de leurs bijoux et le charme de leur conversation, que Pierre Ramel vit tomber peu à peu sa déconvenue et bientôt, même, se sentit heureux, épanoui de cette double présence.

Maintenant, l'estomac satisfait, molleusement étendu au creux d'un fauteuil élastique, le cigare aux lèvres, il lui semblait n'avoir jamais connu d'autre existence. Quelque temps encore, la conversation continua, diverse et primésautière. Puis, le café bu, il y eut un silence.

— Si nous faisons un bridge ? dit Pierre tout à coup.

Aussitôt chacun de s'écrier :

— Comment! Tu sais jouer au bridge ?

— Vous, un coupleur de brousses !

— Vous qui, depuis dix ans, n'avez pas mis le pied dans un salon !

Le jeune homme sourit de ces

apostrophes et, très calme, répliqua :

— Mais parfaitement, je connais le mystère du bridge et j'apprécie fort ce jeu, car il demande à la fois de la hardiesse, de la patience et de la chance. Or, ce n'est pas, que je sache, le monopole des Parisiens! En Afrique je m'y suis livré un peu partout, en canot à vapeur, sous la tente et même en pleine forêt.

— Comment faisiez-vous donc ?

— C'est bien simple. En plus du camarade français qui m'accompagnait, j'avais dans ma petite troupe deux noirs fort intelligents. L'un me tenait lieu de valet de chambre, l'autre de cuisinier. Mon premier soin avait été de leur inculquer mon jeu favori. Au bout d'un mois, ils étaient de force à nous servir de partenaires et, chaque soir, nous faisons une partie.

Sur les lèvres de Berthe Mosnier et de Jacqueline, un trille rieur s'éleva. Seul Gérard resta grave. Une douceur émue illuminait ses regards et il semblait que ses prunelles, immobiles tout à coup, fussent surgies du passé les fantômes heureux des tendres souvenirs. Il dit à Pierre :

— Je ne suis pas de ceux, mon cher ami, qui te reprocheraient d'aimer les cartes. Je comprends très bien, au contraire, que tu aies cherché en elles, après de rudes journées de marche, de souffrances et de luttas, un repos intellectuel et vivifiant. Plus qu'un Parisien oisif, toi, le sauvage coureur d'aventures, tu en avais besoin. Pour ma part, je le reconnais, j'ai un faible pour la dame de pique !

— Voilà que mon beau-frère, s'écria Jacqueline, va faire l'apologie du vice !

— Oh! Du vice! Je ne vais pas si loin. Mettons, pour vous faire plaisir, ma chère, de cet honorable défaut. D'ailleurs, je serais, ingrat en agissant autrement. Je dois beaucoup aux cartes, puisque je leur suis redevable du plus grand bonheur de ma vie. Comment ne proclamerais-je pas ma reconnaissance ?

— Ce fut au tour de Pierre Ramel de s'étonner :

— Que t'ont-elles donc donné, demanda-t-il. La fortune ?

— Mieux que cela... Tiens! Commençons une partie, je te narrerai mon petit conte entre chaque manche.

Le bridge débuta. Gérard était placé en face de sa femme, Pierre en face de la jeune fille. Selon les rites consacrés, le jeu se déroula. Mme Mosnier réussit toutes ses impasses. Jacqueline et Pierre firent leurs adversaires petit schelen au sans-alout. Ce fut très silencieux, très grave et très passionnant. Entre les entrées, si l'on peut dire, de ce drame, Gérard Mosnier raconta :

— Quand tu partis en Afrique, mon cher ami, non seulement je n'étais pas marié, mais encore j'étais loin de songer à une telle éventualité. C'est l'occasion, n'est-ce pas, qui fait le larron ! L'occasion, je n'en imaginai même pas la possibilité.

— Quelques années passèrent. Mon existence laissait chez moi peu de place à la rêverie. Tu sais qu'alors déjà je me livrais à des études fort abstraites de chimie agricole, je ne croyais pas qu'il pût y avoir au monde rien de plus intéressant que mes réactions et mes combinaisons. Quand une de mes vieilles tantes, les vieilles tantes ont toujours de ces idées-là — me dit, un jour, à brûle-pour-point :

— Gérard, veux-tu te marier ?

— Sur le moment, je l'avoue, je ne pensai qu'à sourire d'une demande aussi peu préparée. Mais ma vieille tante, veuve et sans enfant, était une personne à ménager. Unique héritier possible, ç'eût été une maladresse de ma part de lui dépaire. D'ailleurs, j'avais beaucoup d'affection pour elle. Je lui répondis :

— Ma foi, je n'ai pas encore envisagé cette question. Mais, ma chère tante, croyez bien que je n'ai pas fait vœu de célibat !

— Allons, tant mieux, fit-elle. J'ai en vue une jeune fille...

— Qui m'aurait comme un gant ?

— Comme la paire, mon enfant! Bonne famille, belle fortune, excellente éducation, toutes les garanties imaginables...

— Bref ?

— Bref, si tu veux venir dîner prochain à la maison, j'ai invité quelques amis. On fera un bridge... Elle sera là.

— Ah! Elle sera là ?

— Bien entendu! Tous les autres je ne les convierai que pour le décor. A ton aise, tu pourras la voir, la juger. Et, si elle te plaît, tu me le diras. Je me charge du reste.

— Vous êtes trop bonne, ma tante !

— Mais non, mon enfant. Je veux seulement ton bonheur.

— La semaine s'acheva. Au jour et à l'heure indiqués, j'arrivai chez mon aimable parente. J'étais un peu ému en songeant que, si j'allais avoir à examiner une jeune fille pour en faire l'épouse de toute ma vie, je serais, moi aussi, sur la sellette. Pour ces sortes de rencontres, les femmes trouvent toutes les coquetteries, depuis celles de l'esprit jusqu'à celles de la toilette. Mais moi, pauvre homme, quelle piètre figure nous faisons en pareil cas! Il semble que notre embarras nous fasse voir sous notre plus mauvais aspect.

— Et rien n'est plus injuste, puisque la réciproque n'est pas vraie et que les femmes, ce jour-là, savent se donner l'apparence de toutes les perfections.

— Or, le mariage, quoiqu'on en dise, est une grave affaire. Par amour de la vérité, j'étais prêt à me montrer tel que je suis. Mais comment, chez "l'autre", chez l'inconnue, discerner le réel, détecter la personnalité, le caractère ? La chimie ne m'avait pas appris à solutionner de tels problèmes. De là mon émotion.

— Quand j'entraî dans le salon de ma tante, l'assistance était déjà nombreuse, mais j'eus vite fait de distinguer ceux qui étaient là uniquement pour le décor. D'ailleurs, je les connaissais presque tous. Seules, restaient à part deux jeunes filles. Laquelle était la fiancée possible ? J'eus une seconde d'hésitation. La

première était blonde, d'un blond chaud, doré, lumineux... Tiens! tout à fait comme Berthe. (Et Gérard, en montrant du doigt sa femme eut un léger tressaillement dans la voix.) L'autre était brune. Et toutes deux également jolies. Je penchais déjà vers la première, quand ma tante me glissa dans l'oreille :

— C'est la brune !

— Allons, tant mieux! pensai-je. Elle est charmante. Tâchons de lui plaire! Et je commençai à faire le beau parleur. Tout alla parfaitement. Ses réparties étaient pleines de bon sens, de netteté, d'esprit. Sa voix était douce, ses façons modestes, sans rien de ridicule.

— Ce doit être, me dis-je, une nature tendre, sentimentale, délicate. Tout à fait mon affaire! Poursuivons! De plus en plus tenté, je poursuis et déjà, en mon for intérieur, je me demandais : "Comment ai-je été assez sot jusqu'à ce jour pour dédaigner le mariage, alors qu'il y a sur la terre des jeunes filles aussi délicieuses," quand ma tante vint tout à coup nous interrompre pour nous dire :

— Nous organisons un bridge. En êtes-vous ?

— Je regardai ma nouvelle amie pour l'interroger. Elle accepta. Des tables étaient dressées. Nous nous trouvâmes autour de l'une d'elles, en même temps qu'un vieux monsieur et la jeune fille blonde, celle de tout à l'heure que j'avais délaissée. Le sort me favorisa. Je m'assis en face de ma probable fiancée et la partie commença.

— Ah! mon brave Pierre, quelle étrange vertu possèdent les cartes! Avant d'arriver chez ma tante, je regrettais qu'il n'y eût pas un moyen de forcer les âmes à se révéler, avec leurs qualités vraies et leurs défauts les plus cachés. Maintenant, je reprochais presque au destin d'avoir contenté mon souhait et je m'apercevais à l'improviste que toute personne ayant les cartes en main dévoile inconsciemment son caractère secret. Oui, autour d'un tapis vert, se découvrent sans erreur, les audacieux, les timides, les susceptibles, les résignés, ceux qu'emporte la colère et ceux qui sont de mauvaise foi, ceux qu'il faut craindre et ceux qu'il faut aimer... Nous n'avions pas abordé la seconde manche que ma brune partenaire m'était déjà apparue telle qu'elle était réellement, hargneuse, coléreuse, menteuse, vaniteuse. De ses défauts, j'en passe et despires. Ah! je fus vite désenchanté.

— Quand je me retrouvai, seul à seule avec ma tante, elle me questionna aussitôt :

— Eh bien! Consens-tu maintenant à te marier ?

— Certainement, répondis-je.

— Je le savais bien, fit-elle radieuse! Cette petite brunette est si charmante...

— Mais je l'interrompis vivement :

— Oui, mais ce n'est pas elle que je demande à épouser.

— Ce n'est pas elle ?

— Non, ma tante, c'est la blonde.

— La blonde! La blonde! Tu n'y penses pas! Elle est jolie, je

ne dis pas, mais sa dot est médiocre.

— Peu importe! C'est elle que je veux. Elle est si délicieuse quand elle joue au bridge!

— Ma brave tante eut bien du mal à comprendre. Jeus beau lui expliquer combien l'une s'était montrée désagréable et l'autre, au contraire, douce, souriante, spirituelle et franche, elle ne voulait pas ajouter foi à l'excellence de mon analyse. Mais j'insistai tant, les jours qui suivirent, et ma tante, au fond, avait si bon cœur que tout s'arrangea. Quelques mois après, j'épousais... Berthe! Oui, la jeune fille blonde, c'était elle. Les cartes ne m'ont pas trompé. Voilà des années que je suis heureux...

Mme Mosnier avait rougi légèrement aux derniers mots de son mari. Pour qu'on ne le remarquât pas, elle dit, s'adressant à Pierre Ramel :

— Vous ne vous seriez jamais douté de cela, quand vous jouiez au bridge, sur le bord du Tchad, avec votre valet de chambre et votre cuisinier ?

— En effet, répliqua l'explorateur, et n'ayant jamais eu de négresse comme partenaire, je n'ai jamais été tenté d'épouser une brune!

Gérard et Berthe rirent franchement. Seul, Jacqueline ne broncha pas, car elle sentait, posés sur elle, les regards de Pierre Ramel. Et ces regards semblaient dire :

— Vous aussi, mademoiselle, vous montrez, en jouant au bridge, votre petite âme, et cette petite âme est aussi jolie que votre blond visage!

— C'était bien, en effet, ce à quoi songeait l'ancien coureur d'aventures, redevenu Parisien. De cette pensée, il se sentait ému, troublé. Si troublé, si ému, que Gérard Mosnier tout à coup s'emporta :

— Eh bien! Pierre, à quoi révoquez-vous ? C'est à toi de donner les cartes!

UNE COLONIE ALLEMANDE EN BASSE-CALIFORNIE

Une compagnie de colonisation allemande vient d'acheter un million d'acres de terrain en Basse-Californie, connue sous le nom de "Zona Orchillera" et située en arrière de la fameuse baie de la Magdalena. La compagnie s'est engagée à amener, dans un espace de deux ans, plus d'un million de familles. Cette zone "orchillera" est ainsi appelée parce qu'elle produit beaucoup d'orseille sorte de lichen qui fournit une belle couleur rouge violet et qui était exploitée en grand, avant l'invention des teintures chimiques.

BUREAU DE PLACEMENT

SYLVAIN VIDALAT

214 EXCHANGE ALLEY

Chambres garnies de premier ordre. Prix modérés.

OUVERT TOUTE LA NUIT

18901

Consulat de France

522 rue Bourbon

Les personnes dont les noms suivent sont priées de se présenter à la chancellerie :

M. Arrebois, Naton Eugène.
M. Barbier, Jean Alexandre.
M. Barthe, Jean Pierre.
M. Barroul, Julien.
M. Beaume, Jean Pierre.
M. Berkimans, James.
M. Bejotte, Auguste.
M. Bouillard, André.
M. Bouillon, Guillaume.
M. Casamayor, Jean Pierre.
M. Canton, Martin.
M. Calando, Victor.
M. Chamberedon, Paul Martin.
M. Crepel, Ambroise Joseph.
M. Duffour, Jean Pierre.
M. Ducros, J. V. Philippe Honoré.
M. Duranton, François.
M. Escude, Augustin.
M. Faurie, Claude Auguste.
M. Fori, Célestin François.
M. Fortes, Jean Cyprien.
M. Fortes, Jean.
M. Gouyen, Cassou Joseph Isidore.
M. Hoffmann, Léonard.
M. Labourdette, Laurent.
M. Maisonneuve, Louis Jean.
M. Poutau, Jean Pierre Alexandre.
M. Poy, Maurice.

Keep Your Hands Soft and White



Cuticura Soap And Ointment

Tratamiento: En vous couvrant, baignez vos mains dans de l'eau chaude et du savon Cuticura. Sécchez-les, et faites une application d'onguent Cuticura. Copieux échantillon du savon et onguent Cuticura envoyés gratis avec brochure de 32 pages. Ecrivez à Cuticura, Dept. 28, Boston.

Les personnes qui se rasent et qui se frictionnent avec une solution au savon de Cuticura se trouveront le meilleur pour le cuir chevelu et la peau.

PLUS D'APPETIT??

Prenez alors un verre de

"DUBONNET"

Le grand tonique et apéritif français, supérieur au meilleur

COCKTAIL

Vendu dans tous les hôtels, restaurants et clubs de la Nouvelle-Orléans et aussi par tous les marchands de vin et les épiciers



Insistez sur l'original

"DUBONNET"

et évitez les contrefaçons

E. C. VILLERE CO

Distributeurs pour le Sud



Scène dans la Petite Parisienne à l'Orpheum.